

Nos rêves de pauvres

Auteur Nadir Dendoune

Éditions JCLattès

Nombre de pages 179

Livre présenté par Jean-Roch

Ce livre est un recueil de chroniques écrites par Nadir Dendoune avec sa sueur et ses larmes, en particulier quand il a raconté sa famille chassée par la misère de l'Algérie et quasiment contrainte à l'exil en France.

« J'ai voulu raconter mes parents, illettrés, leur courage, eux qui ont élevé avec brio neuf mômes. Neuf Français. Ils sont ma base, ma fondation. »

Écrit sous forme de chroniques, ces 179 pages sont construites comme un puzzle, sans enchaînement.

Avec un style très direct et une écriture coup de poing, ces témoignages sont particulièrement percutants. À coup de portraits, d'arrêts sur images, de tableaux à l'écriture très visuelle, l'auteur dessine les contours d'une existence tout à la fois simple et extraordinaire.

Tendre et cru, lumineux et mélancolique, ce livre est à l'image de son auteur : impétueux.

De rencontres déterminantes en expériences formatrices, Nadir Dendoune n'occulte rien et se révèle tel qu'il est sans réserve mais avec pudeur.

L'histoire commence en 1950, quand son père, gardien de chèvre kabyle, débarque seul en région parisienne, le ventre vide et des envies de bosser plein les mains.

Que de sacrifices. « Nos parents sont malheureux en France, ils l'ont toujours été. »

« La tristesse se lit dans leurs yeux et on pourrait compter sur leur visage une ride pour chaque sacrifice fait pour leur progéniture. »

Derrière la tristesse, il y a aussi le ressentiment avec « les humiliations, les travaux pénibles et les cages à poules dans lesquelles on les a entassés. »

Et pourtant aux yeux de ses parents, le Français, « le "Roumi" fait toujours tout mieux que l'Arabe. Il est toujours plus fort, plus intelligent, il a toujours raison. »

Ses parents ont le sentiment d'être inférieurs. Par la suite tel un syndrome post traumatique les blessures de la colonisation se transmettent d'une génération à l'autre. « Oui, on vous en veut toujours. »

Cependant la famille Dendoune est bien française, car « elle vit ici », mais elle a une double identité française et algérienne car il est impossible pour elle de se « couper une jambe ».

À leur arrivée en France ils vivent dans un 9 m² dans un bidonville avant d'obtenir un F5 dans une cité HLM à L'Île-Saint-Denis.

« La cité, c'est fou de voir autant de gens la détester, la dénigrer et la juger sans même la connaître. »

« Moi je lui dois tout. Elle m'a façonné. Elle m'a offert à la fois de la sensibilité et de la force, de la douceur et de la colère. Toutes ces choses indispensables pour survivre aujourd'hui. C'est pour cela que je l'aime autant. »

Certes on était violent, c'est vrai. Une violence qui vient de nulle part, nourrie par notre mal-être et les injustices. Mais le sport aidait à trouver un peu de paix, « le judo, pour résister aux coups, le football, pour faire comme tous les autres... Et enfin le tennis, parce qu'il fallait aller là où les Bourges préfèrent rester entre eux. »

Mais la cité c'est aussi la fête, la découverte de l'amour sans compter un fabuleux humour corrosif. Aujourd'hui « je comprends enfin la chance d'être banlieusard ».

Tout en sachant que si on naît de l'autre côté du périphérique, « on croit que le théâtre, ce n'est pas pour nous, qu'écrivain, chef d'orchestre, ce n'est pas pour nous ».

Mais il y a aussi l'esprit de famille. L'amour dégoulinait au domicile familial.

Une image de cette vie heureuse en « les soirées télé c'est sacré. »

Son père a vécu sa vie de façon très discrète, respectant à la lettre les principes républicains, faisant tout pour que ses enfants ne manquent de rien.

Sait-il au moins qu'il est un véritable héros français auquel Nadir tient à rendre gloire ainsi qu'à sa mère ?

Cette mère dont l'intelligence est dissimulée sous son illettrisme à tel point que peu de personnes la remarquent. Elle porte aussi en elle cette langue riche et poétique qui l'avait accompagnée en secret en France.

Mais, hélas, un immense vide après plus de soixante ans de vie commune, car elle doit se séparer de son mari alors atteint d'Alzheimer et se retrouver alors seule, sans son « gnoule ».

Mais la famille ce sont aussi ses sœurs dont l'amour a atténué sa haine ainsi que son frère qu'il finit par découvrir : « À nos âges et après tout ce temps passé, j'ai enfin compris. À l'aube des pardons et au crépuscule des futurs, je peux maintenant le dire : je t'aime mon frère. »

Et tout cela sur un immense fond de pudeur. Certes, niveau tendresse, nos parents sont des fantômes et les baisers nous ont manqué. Mais lui dit sa mère : « Tu sais mon fils, j'ai appris la pudeur comme on apprend une leçon. Ne pas dire ce n'est pas ne pas penser. Bien sûr que je suis fière de toi. Je l'ai toujours été même quand tu faisais des bêtises. Parce que je sais qu'au fond, tu es quelqu'un de bien. Mais pour moi, que tu grimpes des montagnes ou que tu passes à la télévision, peu importe. Si tu es bien dans ta vie, je suis heureuse. »

« Je suis surtout fière de ce que tu es : un homme libre. »

« Nous leurs enfants, nous avons hérité des malheurs de nos parents, mais aussi de leur générosité débordante, de ce trop plein de tendresse dont on ne sait pas quoi foutre. »

Venons-en aux blessures et aux rêves de Nadir.

Ses blessures sont une véritable descente aux enfers.

Très tôt, ça a mal commencé : il est bègue. Pas plus haut que trois figues les mots ont commencé à faire grève. Adolescent les mots ont même accéléré leur marche arrière.

Et ça continue à l'école. Autant le primaire avait été un lieu d'une mixité sociale remarquable allant du fils de toubib aux mômes d'ouvriers. Au collège fini la mixité sociale. Il ne restait plus que nous, les classes dangereuses, les damnés de la société.

« J'ai perdu le goût d'apprendre. »

Il s'est alors mis à tricher : « J'ai triché toute ma vie... Je mentais tout le temps. Sans relâche. »

Et pour finir... la délinquance.

« Jeune, oui, j'ai été délinquant. Et j'ai aimé être délinquant. »

« Tocard a peu près partout : à l'école, avec les filles, dans la vie de tous les jours, faire des conneries m'a valorisé. »

« Le jour où j'ai arrêté de voler, j'étais devenu heureux. »

Avec une volonté « féroce », il retrouve alors la voie du bonheur et celles de ses rêves.

Un éducateur d'exception a perçu le potentiel derrière le masque de délinquant qu'il était devenu.

Son principe : pas d'assistanat, mais apporter de la vie et de la culture au pied des tours. Et, en prime, un appel au voyage ! Après un épisode d'Ushuaia il se « barre » en Australie 8 ans et y sera heureux. Il fera bien d'autres choses.

Il recommence à lire. Une rencontre avec Nedjma à « une soirée distinguée où tout le monde faisait de longues phrases sans virgule ni point final ». « Elle avait le cerveau qui sait faire virevolter les mots aussi bien sur le papier qu'en l'air ». Elle lui donne tout un programme de lecture. « Résigné d'abord je découvre des émotions nouvelles. »...

« Lire m'a sauvé. »

Soudain, « avec la vie devant soi », je découvre que j'ai moi aussi le droit d'écrire. Il écrit en musicalité avec son oreille.

« J'ai l'impression, texte après texte, de m'approcher de la paix. »

« J'ai même compris un jour que si j'ai réussi à entrer dans une école de journalisme prestigieuse, c'est que j'ai grandi bègue et que j'ai dû me battre plus que les autres. »

Alors, « j'ai décidé de rêver de nouveau.

J'ai rêvé de voyages et je suis parti pédaler autour du monde.

J'ai rêvé de soleil et de bombasses et je suis parti en Australie. Là-bas, j'étais un homme blanc, un Occidental... un Français.

J'ai rêvé de pouvoir raconter des histoires, je suis devenu journaliste et j'ai publié trois livres.

J'ai rêvé d'exploits et je suis devenu le premier Maghrébin à escalader l'Everest. »

« Ça s'est joué à pas grand-chose. J'ai eu de la chance, de belles rencontres à chaque moment important de mon parcours. »

Et quel parcours !

Si, au départ, son moteur sont la haine et la rage, au final, il fait tout par amour.

Parti, parfois sans le savoir, à la conquête du bonheur, il a fait des choses extraordinaires sans renier ses origines. Il garde précieusement sa conscience de pauvre héritée de ses parents.

Merci Nadir de nous avoir, malgré ta pudeur, offert tes si précieux **beaux rêves de pauvres**.

